



BERTHELOT & Cie | Abonnements : | Le No. UN Cent | Bureaux : | **H. BERTHELOT**
 Editeurs-Propriétaires. | Un an..... \$0.50 | 35 St. Gabriel. | Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON de CANARD
 LE
 SIRE DE LUSTUPIN
 Par ERNEST CAPENDU

(Suite)

Son compagnon à peu près de même taille, mais plus maigre et beaucoup plus anguleux dans ses mouvements, était blond ardent de cheveux et roux de moustache. Il avait avec cela les yeux gris, et le nez et le menton pointus.

Son costume coupé à la dernière mode comme celui de son compagnon, était de nuances infiniment plus vives. Il avait un manteau vert, un pourpoint gris, et des hauts de chausses et une toque amarantes.

Les deux jeunes gens portaient naturellement l'épée et la dague.

Tous deux étaient arrivés sur la place de Grève, obéissant aux flots de la foule qui descendait sur les rues adjacentes. C'était le premier qui avait manifesté son dégoût pour les paroles qu'il venait d'entendre, et c'était le second qui lui avait fait "chut !"

Ils s'étaient reculés, se rapprochant de la rue de la Vannerie.

— Je ne sais pourquoi je n'ai pas fermé la bouche de ce drôle avec le pommeau de ma dague, — reprit le premier des deux jeunes gentilshommes, avec un geste de très-vive impatience et en lançant un regard menaçant sur le groupe des causeurs.

— Chut ! — vicomte ! — Maintiens-toi, mon ami ! — dit l'autre.

— Tu peux entendre cela, toi, Cocqueville ?

— Il le faut bien !

— Et ne rien dire !

— Que voudrais-tu que je dise !

— Quoi ! — parce que ce malheu-

reux est condamné, faut-il donc entendre désirer qu'on le livre au bourreau !

— Mais...

— Voilà les idées qu'on répand dans le peuple !

— Chut ! chut ! — Tais-toi ! — dit Cocqueville en regardant autour de lui avec un sentiment de crainte. Si tu ne peux te maintenir, quittons la Grève...

— Non ! — Je veux rester !

— Mais pourquoi sommes-nous venus ?

— Pour rendre un dernier hommage à ce malheureux homme qui va mourir et qui m'a sauvé la vie.

— Mon cher Maillé, je t'en supplie ! Ne parle pas ainsi ! Si on t'entendait...

— Eh que m'importe !

— Si ce n'est pas pour nous, que se soit pour le prince ! Tu sais combien Son Altesse nous a recommandé l'extrême prudence ! Oublie les querelles religieuses et songe à l'autre motif pour lequel nous sommes venus... Songe à cette adorable demoiselle de Lespars, que...

— Catherine ! — interrompit M. de Maillé. — Oh ! je ne la verrai pas !

— Pourquoi ?

— Crois-tu qu'elle puisse se mettre aux fenêtres pour assister au supplice de cet homme ! — Non ! non Catherine doit se cacher et pleurer !

Et désignant la seconde maison, ayant regardé sur la place, après la rue de la Vannerie, il lança un regard rapide sur les fenêtres.

— Catherine y est-elle ? — dit-il.

— Non ! — répondit Cocqueville.

— Il est vrai qu'elle n'y est pas.

— Tu vois bien.

— Alors, cher ami, puisque tu ne verras pas mademoiselle de Lespars, quittons la place de Grève.

— Non ! — je veux veiller sur elle, en cas de trouble !

— Oh ! mais ! il y a beaucoup de monde chez son père ! vois donc ! A cette fenêtre là, il y a d'abord M. de Lespars... puis voici M. de Chiray et le marquis de Châteauneuf, et la jolie madame de la Brosse, avec sa belle-sœur, madame de Vieilville, et le colonel Tocquet et M. de Sancy ! Et mesdames de Parizot, des Diguic-

res, de Belberg !... Peste, quelle jolie réunion de curieux ! C'est malheureux que nous ne soyons pas là, Maillé !

Je suis certain que ces dames seraient enchantées de nous voir et qu'elles se pâmeraient d'aise, si nous faisons subitement notre entrée dans le salon.

— Je ne connais pas M. Lespars, dit Maillé, et il n'a jamais témoigné le désir de me connaître.

— Oui ! je le sais.

— Il ne m'a même jamais vu, et il y a entre Catherine et moi, une barrière qui fait mon malheur !

— Ham ! — fit Cocqueville. — Il y a encore autre chose !

Et son regard se porta sur un personnage qui venait de se placer près de celui qu'il avait désigné par le nom de M. de Lespars, occupant avec lui la fenêtre du centre du premier étage de la maison. Celui-là vêtu de velours noir avait la mine sérieuse, le teint blême et les cheveux gris. C'était un homme de cinquante ans à peu près.

Les yeux du vicomte de Maillé suivirent la direction du regard de Cocqueville, et des flots d'étincelles



MM. Dansereau et Trudel renouvellent une scène biblique, la lutte de Jacob avec l'ange. Dansereau paraît fort contre le Seigneur.

jaillirent de leurs prunelles dilatées :

— Oh ! le baron de Céranon ! — dit-il avec un accent de rage.

— L'ami intime du président Duprat — le secrétaire de la princesse Louise de Savoie — la mère du Dauphin !

— Je donnerais dix ans de ma vie pour que cet homme-là fut avec moi au Pré aux Clercs. — reprit le vicomte.

— Pourquoi ?

— Parce que je le tuerais !

— Vive Dieu ! mon gentilhomme, vous avez bien dit cela ! — dit une voix sonore.

De Maillé se retourna vivement, un homme était derrière lui. Cet homme, vêtu fort simplement d'un pourpoint et de hauts de chausses de drap brun, avec un manteau gris et des bottes de daim, et un chapeau de feutre noir sans plume sur la tête, avait plutôt l'air d'un soldat gentilhomme que d'un gentilhomme soldat.

C'était évidemment un homme de race, mais il y avait dans ses manières, dans sa tournure, dans son ensemble quelque chose de libre, de franchement dégagé qui ne sentait pas l'homme de cour.

Il était brun de peau et de cheveux, et il avait la barbe inculte et épaisse.

Au reste, rien en lui n'indiquait la richesse, car le costume était non-seulement simple mais encore fané et usé. Cependant en saluant avec un sourire M. de Maillé, il posa si superbement sa main sur la garde de son épée, que le vicomte rendit gracieusement le salut.

— J'ai entendu ce que vous disiez, reprit l'inconnu, et j'aime qu'un jeune homme parle ainsi ! Malheureusement pour vous Céranon ne se battra pas !

Maillé le regarda.

— Vous connaissez M. de Céranon ? — demanda-t-il.

— Je l'ai connu autrefois dans ma jeunesse, mais il y a longtemps que je ne l'ai vu. Cependant je suis sûr qu'il ne doit pas être changé !

Cocqueville se pencha vers son ami :

— Voilà ce que c'est que de parler trop haut ! — lui glissa-t-il à l'oreille. De Maillé fit un geste d'impatience.

— Eh ! que m'importe ! — dit-il. En ce moment, l'impatience de la foule qui attendait devint plus vive, et des cris, des vociférations retentirent sur la place. Le groupe retentit dont venait de se séparer Maillé et Cocqueville redoublait de cris :

— Il ne viendra pas ! vociférait Thomas.

— L'heure est sonnée !

— Il est midi !

— Si ! il viendra. Pourquoi aurait-on dressé l'échafaud et élevé le bucher pour qu'il ne vienne pas !

— C'est vrai ! Il faut attendre ! —